

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1925-1926 — N° 34

LE DOCTEUR SACOMBE
ACCOUCHEUR, CHARLATAN ET POÈTE
1760-1822

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 16 Décembre 1925

PAR

Jacques-Paul RAVOUX

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à TOULON (Var), le 20 Octobre 1901

Examinateurs de la Thèse	}	MM. SABRAZES, professeur	<i>Président.</i>
		RIVIERE, professeur	} <i>Juges.</i>
		MAURIAC, agrégé	
		FAUGERE, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE SAMIE FILS FRÈRES

8. Rue de Cursol, 8

1925



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1925-1926 — N° 34

LE DOCTEUR SACOMBE
ACCOUCHEUR, CHARLATAN ET POÈTE
1760-1822

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 16 Décembre 1925

PAR

Jacques-Paul RAVOUX

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à TOULON (Var), le 20 Octobre 1901

Examineurs de la Thèse	}	MM. SABRAZES, professeur	} <i>Président.</i>	
		RIVIERE, professeur		} <i>Juges.</i>
		MAURIAC, agrégé		
		FAUGERE, agrégé		

BORDEAUX
IMPRIMERIE SAMIE FILS FRÈRES
8. Rue de Cursol, 8

1925

FACULTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, PITRES, ARNOZAN, POUSSON, MOURE.

PROFESSEURS :

MM.	MM.
Clinique médicale VERGER.	Clinique ophtalmologique LAGRANGE.
id. CASSAET.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie ROCHER.
Clinique chirurgicale CHAVANNAZ.	Clinique gynécologique GUYOT.
id. BEGOUIN.	Clinique médicale des maladies des enfants MOUSSOUS.
Pathologie et thérapeutique générales CRUCHET.	Chimie biologique et médicale DENIGES.
Clinique d'accouchements RIVIERE.	Physique pharmaceutique SIGALAS.
Anatomie pathologique et microscopie clinique SABRAZES.	Médecine coloniale et clin. des maladies exotiques LE DANTEC.
Anatomie PICQUE.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques W. DUBREUIL.
Anatomie générale et histologie G. DUBREUIL.	Clinique des maladies des voies urinaires DUVERGEY.
Physiologie PACHON.	Clinique des maladies nerveuses et mentales ABADIE.
Ihygiène AUICHE.	Clinique d'oto-rhino-laryngol. N.
Médecine légale et déontolog. LANDE.	Toxicologie et hygiène appliquée BARTHE.
Electroradiologie et cliniq. d'électricité médicale RECHOU.	Hydrologie thérapeutique et climatologie SELLIER.
Chimie CHELLE.	
Botanique et matière médicale BEILLE.	
Pharmacie DUPOUY.	
Zoologie et parasitologie MANDOUL.	
Médecine expérimentale FERRE.	

MM. PRINCETEAU (Anatomie — LABAT (Pharmacie)
CARLES (Thérapeutique et pharmacologie) — PETGES (Vénéréologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.
Anatomie et embryologie VILLEMEN.	Médecine générale MICHELEAU.
Histologie LACOSTE.	id. BONNIN.
Physiologie DELAUNAY.	Maladies mentales PERRENS.
Anatomie pathologique MURATET.	Chirurgie générale PAPIN.
Parasitologie et sciences naturelles R. SIGALAS.	id. JEANNENEY.
id. N.	id. N.
Physique biologique et médic. N.	id. N.
Chimie biolog. et médicale N.	Obstétrique PERY.
Médecine générale MAURIAC.	id. FAUGERE.
id. LEURET.	Ophtalmologie TEULIERES.
id. DUPERIE.	Oto-rhino-laryngologie PORTMANN.
id. CREYX.	Pharmacie GOLSE.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.	MM.
Clinique dentaire CAVALIE.	Démonstrations et préparations pharmaceutiques LABAT.
Médecine opératoire PAPIN.	Chimie pharmaceutique GOLSE.
Accouchements PERY.	Chimie minérale GOLSE.
Ophtalmologie CARANNES.	
Fuériculture ANDERODIAS.	
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes	
Pathologie externe (4 ^e année) et petite chirurgie	MM. N.
Pathologie externe (3 ^e année) et petite chirurgie	CHARRIE.
Cours complémentaire annexe . — Prothèse et rééducation professionnelle	LOUBAT.
	GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'en leur donner ni approbation ni improbation.



A MA GRAND'MÈRE

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MON ONCLE
LE DOCTEUR LANTEAUME
MÉDECIN-MAJOR EN RETRAITE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
CROIX DE GUERRE

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL BARTHÉLEMY

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ
DE LA MARINE ET DES COLONIES

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF FOURGOUS

SOUS-DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE
DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE ET DES COLONIES
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A MES MAITRES DES HOPITAUX ET DE LA FACULTÉ

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MAURIAC

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

MÉDECIN DES HOPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

DÉCORÉ DE LA CROIX DE GUERRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR SABRAZÈS

PROFESSEUR D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE

ET DE MICROSCOPIE CLINIQUE

MÉDECIN-CHEF DE SERVICE DES HOPITAUX

CORRESPONDANT NATIONAL DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

AVANT-PROPOS

Le sujet que nous traitons dans cette thèse appartient à cette science trop délaissée qu'est l'histoire de la médecine. Nous ne nous dissimulons pas son insuffisance. Ayant consacré antérieurement de longs mois à la préparation d'une thèse que des circonstances défavorables ne nous permirent pas de présenter à l'approbation du jury, nous avons été dans l'obligation d'écrire celle-ci plus rapidement que le sujet ne le méritait.

Telle quelle, cependant, nous espérons que cette courte étude sur Jean-François Sacombe contribuera quelque peu à faire connaître un épisode intéressant de ces querelles parfois violentes entre accoucheurs qui marquèrent au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle, les débuts de l'obstétrique comme branche de la médecine et de la chirurgie.

Nous plaçant uniquement au point de vue historique, nous n'avons pas entrepris la discussion des idées de Sacombe.

Si Sacombe n'a pas disparu entièrement du souvenir des hommes, ce n'est pas à ses idées qu'il le doit mais à sa qualité d'anticésarien et, plus particulièrement, d'ennemi de Baudelocque. C'est en tant que tel que nous l'avons considéré.

Nous avons à remercier ici M. le professeur agrégé Mauriac, qui mit à notre disposition une documentation abondante et nous aida de ses conseils. Un remarquable article qu'il publia dans la Revue Méridionale a beaucoup facilité notre tâche.

Nous présentons également nos respectueux remerciements à M. le professeur Sabrazès, qui a bien voulu accepter la présidence de cette thèse.

CHAPITRE PREMIER

SA VIE

Des origines de Jean-François Sacombe, nous ne connaissons guère que le lieu et la date de sa naissance : Carcassonne, 1760. Prodigue de renseignements sur d'autres points, il ne nous parle de sa famille qu'à la fin du Chant quatrième de sa *Luciniade*, pour nous apprendre qu'il avait deux sœurs demeurées au pays natal avec leurs père et mère et que ces derniers moururent sans qu'il ait pu recevoir leurs dernières volontés.

La vocation médicale et obstétricale de Sacombe semble dater de ses premières années. Il nous parle ainsi de son parent, M. Auger, chirurgien et accoucheur à Carcassonne : « Son amitié pour moi, la confiance dont il jouissait et l'espoir de lui succéder m'engagèrent à entrer dans la carrière de la médecine et à cultiver l'art des accouchements. » Après avoir fait ses humanités à Carcassonne et sa philosophie à Toulouse, il commence donc ses études médicales dans cette dernière ville, après avoir été quelque temps répétiteur au collège de Sorèze, puis va prendre ses grades à Montpellier, où il est reçu docteur le 30 novembre 1780.

Sa vie et ses œuvres nous le montreront guidé par l'audace et l'ambition et nous feront comprendre ainsi qu'il n'ait pas donné suite au sage projet qu'il avait formé de suivre l'exemple de son parent de Carcassonne. Sans doute

le champ offert par la petite ville de province lui parut-il trop étroit. Il lui fallait la capitale. A l'en croire, cependant, ce qui le guida vers Paris, ce fut uniquement l'amour de la science. L'étudiant de Toulouse se demandait déjà « quel était le procédé de la nature dans la fonction de l'accouchement, lorsque la femme en travail dénuée de tout secours de l'art accouche seule au sein d'un bois ou sur une grande route... comme les vivandières ou les femmes des militaires? » M. Auger n'ayant pas satisfait sa curiosité et, pas davantage, les accoucheurs de Montpellier, le jeune docteur Sacombe abandonne sa province et s'en va vers les maîtres parisiens, à la recherche du procédé de la nature.

Voilà donc Sacombe à Paris. Nous ne possédons sur ses débuts d'autres renseignements que ceux qu'il nous donne et qui nous le montrent rendant visite aux accoucheurs en renom, en particulier à Baudelocque, qui « logeait alors, soit par le fait du hasard, soit pour être plus à portée de se procurer les matières premières de son art, chez un marchand de fer, rue Dauphine ». Aucun d'eux ne lui décrivant le procédé de la nature, son opinion est faite : ces hommes sont nés pour « contrarier la nature », non pour « lui arracher son secret ».

Entre temps, il fréquente chez la duchesse de Villeroi, dont il se présente comme un des familiers : « Son hôtel était le rendez-vous des savans, des hommes de lettres, des artistes les plus célèbres ; elle a eu la bonté d'y réunir pour moi, sous mes yeux, MM. Delille, Marmontel, de Tressan, pour entendre la lecture de ma tragédie de *Térée*, laquelle a eu les honneurs de l'insertion sur les registres du Théâtre-Français. »

Il expose un jour à la duchesse l'objet de ses recherches et celle-ci lui conseille d'étudier la nature elle-même en observant les femmes enceintes indigentes : « Soyez simple spectateur de leurs accouchements. » Cette méthode d'observation passive le conduit à plusieurs découvertes

qu'il expose dans un mémoire transmis, en 1788, à la Société Royale de Médecine de Paris, dont Vicq d'Azir fit, paraît-il, mention honorable dans une séance publique, mais qui fut perdu, c'est-à-dire, d'après Sacombe, mis à profit par quelque académicien sans vergogne : « Les Sociétés savantes ont pour maxime que ce qui est bon à prendre est bon à garder, et plus d'un académicien se pare d'un habit qui ne lui coûte que la doublure et la façon parce que tel ou tel auteur lui en a fourni l'étoffe. »

Il est permis de croire que les débuts du docteur Sacombe furent moins désintéressés et qu'il les consacra non à contempler la nature d'un œil avide, sous les espèces de femmes indigentes en travail, mais à chercher une clientèle qui ne se décidait pas à venir. Pressé de se faire connaître et n'ayant pas réussi à attirer sur lui l'attention du monde savant, il décide de s'adresser directement au public et, prenant prétexte d'un changement de domicile, fait distribuer l'annonce suivante : « Le docteur Sacombe, médecin-accoucheur, a l'honneur de vous prévenir que son domicile actuel est quai de l'Ecole, n° 4, près du Louvre, au premier. Fort de l'expérience et de l'observation, il se charge d'accoucher toujours heureusement et sans opération la femme la plus contrefaite, de guérir radicalement les pertes ou hémorragies utérines, les épanchements laiteux et les fleurs blanches, quelque invétérées que puissent être ces maladies. Il joint à cet avis la liste de ses ouvrages, à fin que vous puissiez juger des longs efforts qu'il fit pour mériter votre estime et votre confiance. Salut et respect. — P.-S. Si quelque homme de l'art envieux de ses succès se permettait de le calomnier en votre présence, priez-le de signer le fait articulé contre lui, et son refus vous convaincra de l'imposture et de la lâcheté de ses contradicteurs. »

Voilà déjà la position de Sacombe nettement établie. Devant un corps médical qu'il va bientôt accabler des pires injures, il se pose en détenteur unique de la vérité, comme

le seul praticien capable de mener à bonne fin les accouchements sans avoir recours à une instrumentation dangereuse ou à une intervention sanglante. Sans doute pensait-il s'attirer ainsi la clientèle des femmes naïves et pusillanimes, et le calcul au fond n'était pas mauvais. Mais la réalité ne dut pas répondre aux espérances car, en 1790, nous voyons l'accoucheur anticésarien, désireux de s'auréoler du prestige d'un chef d'école, fonder un cours d'accouchement où il démontre « pour la première fois le mécanisme de l'accouchement naturel ». D'abord rue Galande, hôtel Châtillon, puis au Louvre, au collège d'Harcourt, au collège Saint-Jean-de-Beauvais, rue Git-le-Cœur, rue de Savoie, rue de la Huchette, il démontre « usque ad nauseam » le « procédé de la nature dans la fonction de l'accouchement ».

A l'entendre, dix-sept cents élèves en vingt ans écoutèrent la démonstration, auxquels devait incomber la tâche de proclamer à l'univers : « Il est constant qu'avant Sacombe la nature n'avait révélé à personne le secret de l'accouchement. » L'ingratitude fut grande de ces nombreux disciples, car le souvenir de l'Ecole Anticésarienne disparut avec son fondateur.

L'Ecole dut être fraîchement accueillie par le monde officiel. Aigri par ces insuccès; mais ne désespérant pas encore du triomphe, Sacombe publie, en l'an premier de la République, la première édition de sa *Luciniade* : sa muse l'aidera peut-être à vaincre les préjugés du public et l'hostilité des césariens. Dans ce premier poème en huit chants, à l'exposé des principes de l'« Ecole Sacombienne », sont mêlées les injures à l'égard des membres de l'école officielle, et l'accusation de meurtre portée plus tard contre Baude-locque n'a encore qu'un caractère collectif :

« Ministre de la mort, une race inhumaine,
Jalouse de peupler, d'agrandir son domaine,
Dans l'autre d'un cyclope alla forger des fers;
Et parmi les vivants transportant les enfers,

Par mille affreux tourments, par d'horribles tortures,
Epouvanta son siècle et les races futures. »

En face de ces barbares cupides, il se dresse, lui, Sacombe,
et parle ainsi à ses disciples :

Elèves de Lucine, on vous a dit cent fois :
Tel bassin vicié dans l'un de ses détroits,
Trop souvent à l'enfant ne peut livrer passage;
Et moi je vous dis : Non, la nature est trop sage,
Pour propager la vie aux dépens de vos jours.

Et, pour mieux proclamer ces principes, il transforme, en l'an VI, son cours d'accouchement en une Ecole Anticésarienne dont il communique le plan d'organisation à l'Ecole de Médecine de Paris.

Les accoucheurs parisiens, pensant que le charlatan ne résisterait pas à une épreuve sérieuse, le chargent de l'accouchement de la femme Marville. « rachitique au dernier degré ». L'opération césarienne proposée par Baudelocque est repoussée par Sacombe. Sept jours après, la patiente meurt. L'accoucheur selon la nature se décharge de toute responsabilité en disant : « Elle ne serait pas morte sans les manœuvres criminelles qui avaient été pratiquées pendant la grossesse. »

Cette épreuve malheureuse, mais que Sacombe considère comme un triomphe est suivie, toujours d'après lui, d'une série de basses manœuvres dirigées par Baudelocque, qui ont pour résultat de priver de toute clientèle le maître de l'Ecole Anticésarienne, contraint pour vivre de prendre une place de secrétaire au Bureau de Liquidation des émigrés, qu'il perd au bout de six mois pour tomber dans une pire infortune. Au Comité de Salut Public siégeait le docteur Foureroy, ami de Baudelocque. Celui-ci, profitant de l'occasion pour assouvir ses haines, fait arrêter Sacombe, qui est incarcéré dans une tour de l'église Saint-Eustache. Délivré le treizième jour de sa captivité par un de ses

concitoyens de Carcassonne, ce dernier le recommande à un membre du département de la Seine, auquel il sert de secrétaire pendant quinze jours. Enfin, la chute de Robespierre le rend à sa famille et à ses occupations.

La liberté n'ayant pas accru ses moyens d'existence, il commence par prendre un logement plus modeste, puis publie un journal mensuel, la *Lucine Française*, pour la rédaction duquel M. Bidault, libraire, lui donne neuf cents francs. Hélas ! à l'échéance de la première année, le libraire l'abandonne, et Sacombe ne lui trouve un successeur qu'en sacrifiant les neuf cents francs. C'est que la *Lucine* avait peu d'abonnés : « un seul abonnement suffisait à trente frères et amis césariens... ces messieurs avaient même la générosité de la faire passer gratuitement à leurs confrères des départements ». Qu'était donc ce journal ? La *Lucine* avait pour objet « l'art des accouchements » et surtout de recueillir tous les ragots et toutes les calomnies. Cette sorte de dépotoir n'eut que trois années d'existence.

Mais voici le grand épisode de la lutte anticésarienne. Le 11 thermidor an XI, la dame Dubois mourait des suites d'un accouchement auquel avait présidé Baudelocque. Cette dame, atteinte d'un rétrécissement rachitique du bassin, avait déjà eu trois grossesses, dont deux gémellaires, terminées par la mort des fœtus pendant le travail. Le quatrième accouchement fut marqué, au début du travail, par une rupture spontanée de la matrice avec issue du siège et des membres inférieurs dans la cavité abdominale. Aussitôt l'accident diagnostiqué, Baudelocque, assisté du professeur Boyer, procéda à l'extraction du fœtus par version interne. Mais la tête, retenue par le rétrécissement au détroit supérieur et séparée du tronc par les tractions exercées, ne put être extraite que trois heures plus tard, après perforation, avec l'aide d'Antoine Dubois, accoucheur en second à la Maternité.

Un mois après, dans le dernier numéro de l'an XI de la *Lucine Française*, paraissait un « Avis aux femmes

enceintes », dont Sacombe était l'auteur, et qui fut répandu largement à travers la ville. Baudelocque y était formellement accusé du meurtre de Mme Dubois. Voici cet avis :

« Vendredi 10 thermidor an XI, à sept heures du matin, »
» Mme Tardieu, épouse d'un artiste justement célèbre, en »
» travail d'enfant et à terme, fut travaillée par un accou- »
» cheur qui fit l'extraction du fœtus par les pieds, le »
» décolla au-dessus du détroit supérieur, demanda un long »
» couteau de cuisine, qu'il enveloppa d'un linge, l'intro- »
» duisit dans le vagin, perça le cuir chevelu et les »
» membranes du cerveau de l'enfant, disparut après ce »
» chef-d'œuvre, revint à trois heures de l'après-midi avec »
» Antoine Dubois, vida le crâne et fit l'extraction de la »
» tête. L'accouchée mourut le lendemain 11 thermidor, à »
» midi. Un acte d'impéritie aussi révoltant flétrirait dans »
» l'opinion publique tout accoucheur qui n'aurait pas »
» acquis le droit de tuer impunément, tandis que »
» ce nouveau meurtre ne fera qu'ajouter à la répu- »
» tation colossale et gigantesque de son auteur, M. Baudelocque, docteur en chirurgie et en médecine, professeur »
» de l'Ecole de Médecine de Paris, chirurgien accoucheur »
» en chef de l'hospice de la Maternité, etc., etc... »

Ce premier libelle fut suivi d'un autre dont les passages suivants pourront donner une idée : « M. Baudelocque a »
» commis, je ne dis pas dans l'accouchement, mais dans »
» l'égorgement de Mme Tardieu, trois actes révoltants »
» d'impéritie : 1° — en pratiquant la saignée du bras, le »
» 8 thermidor; 2° — en décollant un enfant à terme, dont »
» les mouvements étaient très sensibles avant la saignée; »
» 3° — en opérant la rupture de la matrice. Qu'il me soit »
» permis de vous rappeler la prédiction que je vous fis dans »
» la chambre de la femme Marville, l'an VI, le même mois, »
» le même jour et à la même heure où Mme Tardieu »
» termina son martyre : Baudelocque, vous-dis-je, il est des »
» dieux ! le sang de la femme Marville rejaillira sur vous; »
» vous êtes l'auteur de sa mort, de la mort de la femme

» Vasseur, de la mort de la femme Bourgeois, de la mort
» de toutes les femmes tombées, depuis l'an II, sous le
» couteau césarien. »

Sacombe, ne se contentant pas de la voie du journal, se rendit, le 21 vendémiaire an XII, au cours de clôture de Baudelocque, et, accompagné de quelques élèves, siffla furieusement son adversaire.

Devant la violence et le nombre de ces attaques, Baudelocque se décida à traduire son calomniateur devant les tribunaux. Le procès se déroula les 28, 30 messidor, 7 thermidor an XII et se termina par la condamnation de Sacombe, comme calomniateur, « à mille écus d'amende au profit de l'hospice de la Maternité de Paris ».

De ces mille écus, le condamné ne possédait pas le premier liard. Il quitta Paris pour la Suisse, puis il parcourut une partie de l'Italie et de l'Allemagne, essayant de vivre de son métier et partout avec un égal insuccès, bien qu'à une hôtesse de Suisse il ait fait cette noble réponse : « Je guéris, voilà ma science », et qu'il nous raconte dans *Vénus et Adonis* quelques cures merveilleuses réussies par lui et grâce auxquelles :

Ma recette et ma renommée
De jour en jour allaient croissant.

Malgré ces triomphes thérapeutiques, après être tombé malade à Strasbourg et s'être rétabli à Bade, il revient à Paris où l'appelaient « des affaires domestiques », mais il s'y retrouve dénué de ressources, cette courte absence ayant suffi à détruire la renommée du maître de l'Ecole Anticésarienne.

Dans cette pénible situation, il court les bureaux de placement et trouve enfin une place d'instituteur à Paray-le-Monial. Sacombe n'était pas tout à fait un nouveau venu dans l'enseignement. Nous avons vu qu'il avait été répétiteur à Sorèze, et il nous apprend, dans sa *Résurrection*, qu'à une

époque mal précisée, probablement vers 1805, il créa à Mâcon une sorte de petit pensionnat. L'établissement ne dura pas six mois, non que l'éducation y fut mauvaise, mais par suite de l'hostilité et de la jalousie d'un prêtre marié puissant dans la ville. Les prêtres, les césariens et le « Corse » sont les trois sortes d'ennemis que Sacombe nous montre toujours à l'origine des noires machinations ourdies contre lui.

Voilà donc notre héros instituteur à Paray, transformé quant à ses fonctions et quant à son nom, dont il a fait Lacombe. Peut-être a-t-il renoncé définitivement à la lutte, abandonné tous ses espoirs, et ne rêve-t-il plus, dans le calme de la petite ville, qu'une existence entièrement consacrée à l'étude des lettres et à leur enseignement.

Cette heureuse période dura cinq années, pendant lesquelles l'instituteur, devenu « Principal du Collège de Paray », semble avoir rempli ses fonctions à la satisfaction de tous.

Hélas ! le 15 septembre 1812, il reçoit du recteur de l'Académie de Dijon la lettre suivante :

» Monsieur,

» Je suis chargé de la part de Son Excellence le Grand Maître de l'Université de l'exécution de son arrêté, en vertu duquel vous êtes remplacé au Collège de Paray, parce que c'est M. Lacombe et non M. Sacombe qu'il avait nommé à la place de Principal et de Régent à ce Collège. Je vous prie d'agréer, etc...

» Signé : JACOTOT. »

Le Principal déchu se retrouve, misérable, sur le pavé de Paris. Songe-t-il alors à reprendre, contre les accoucheurs, une lutte qui pourrait être plus heureuse ? Mais il lui faut d'abord vivre, et l'argent du pain quotidien, il va le demander à la vente d'un produit antivénérien, la Diane, sur lequel nous reviendrons lors de l'examen de ses œuvres.

Il ne s'occupe plus d'accouchements, mais les césariens ne le laissent pas tranquille à si bon compte. « Ils ont l'instinct de comprendre que ces deux mots : Sacombe et accouchements sont synonymes », et par l'intermédiaire d'un prêtre marié (encore !) « qui cachait dans les bureaux de la police la honte de son apostasie », ils font signifier au marchand de Diane le décret de Napoléon interdisant la vente des remèdes secrets. Le charlatan persécuté répond que « toute loi qui porte atteinte aux propriétés et surtout aux propriétés sacrées du génie ne peut être que l'ouvrage d'un tyran », et que cette loi ne peut être appliquée par un Bourbon. Pour une fois, il obtient gain de cause et retourne à son commerce. Ce bonheur ne devait pas durer longtemps : « Je jouissais enfin en paix, sous le règne de Louis-le-Désiré, du fruit de mes veilles et de mes longs sacrifices, lorsque le Corse, échappé de l'île d'Elbe, vint souiller de sa présence la capitale indignée de le voir profaner encore le trône des Bourbons. » Le décret lui étant de nouveau signifié, il rédige la réponse suivante :

Docile instrument de l'Envie,
Corse, je ris de ton décret.
Un tyran peut m'ôter la vie,
Et non m'arracher un secret.

Il quitte Paris, le 6 mai 1815, « à la faveur d'un travestissement assez grotesque ». Après un voyage de quelques jours, il arrive à Saint-Gilles (Gard), « petite ville entièrement dévouée à la cause sacrée de la dynastie des Bourbons ». Là encore, les événements devaient le rejeter vers son existence orageuse et ballottée. A peine arrivé, il est dénoncé au général Gilly, arrêté et transféré dans les prisons de Nîmes, le 17 juin.

La chute de l'Empire l'ayant rendu à la liberté, il se transporte à Bordeaux et, tout de suite, sur un nouveau terrain, il va recommencer la lutte anticésarienne.

De même qu'à Paris il avait d'abord sollicité l'attention du monde savant, dès son arrivée à Bordeaux, il a recours à la Société Royale de Médecine de cette ville : « Jeté par » la plus affreuse des tempêtes révolutionnaires de Paris à » Saint-Gilles du Gard, de Saint-Gilles dans les prisons de » Nîmes, et de Nîmes à Bordeaux, ma première démarche » en entrant dans cette cité, si chère à tous les Français » par l'exemple qu'elle a donné de son amour et de son » dévouement à l'auguste dynastie des Bourbons, dans les » personnes sacrées du héros du Midi et de sa digne » compagne, l'héroïne de Bordeaux, fut de demander à » la Société Royale de Médecine la faveur d'une séance » pour lui démontrer mes découvertes sur l'une des plus » importantes fonctions de l'économie : l'accouchement. »

Il écrit donc au docteur Guitard, président de la Société, et joint à sa lettre un exemplaire de la quatrième édition de la *Luciniade* qui vient de paraître. Il reçoit cette réponse :

« Monsieur,

» J'ai communiqué à la compagnie la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 de ce mois, et qui accompagnait un exemplaire de la quatrième édition de votre *Luciniade*. Elle a accepté l'hommage de cet ouvrage et une commission prise dans son sein doit lui en faire le rapport. Elle a également accueilli la demande par laquelle vous la priez de vous permettre d'assister à une de ses séances pour entendre la démonstration des découvertes que vous avez faites dans l'art des accouchements. Je vous observe qu'elle m'a chargé de vous inviter à vous renfermer dans un cercle purement scientifique. La séance qui est destinée à vous entendre est fixée à lundi prochain 26 février. J'ai l'honneur de vous saluer.

» Signé : GUITARD, médecin. »

4 Le 26 février 1816, à midi, Sacombe se rend donc au siège de la Société, rue Saint-Dominique, et expose longue-

ment à une importante assemblée de quatre-vingt-dix médecins bordelais ses découvertes sur les accouchements. L'intérêt soulevé par cette communication dut être médiocre. Le président ayant invité à la discussion, personne n'éleva la voix. Et cependant ! Entre autres choses avait été exposée une « manière de connaître les vices du bassin sans pratiquer le toucher, et à vingt pas de la femme rachitique ». On avait entendu préconiser « les moyens médicaux substitués avec avantage aux moyens mécaniques, et plus puissants que le forceps », et émettre ce jugement : « L'opération césarienne pratiquée pour la première fois sur Jeanne de Seymour, par ordre d'Henri VIII, amoureux d'Anne de Clèves, fut et sera toujours mortelle. » Après la séance seulement, deux membres de la Société posèrent à Sacombe deux objections auxquelles celui-ci répondit longuement par une lettre dont il lui fut simplement accusé réception. La réponse lui fut donnée indirectement par la publication de deux opérations césariennes pratiquées avec succès pour la mère et l'enfant et communiquées à la Société de médecine de Bordeaux : « Quel fut mon étonnement d'apprendre que deux observations de succès (prétendu) de l'opération césarienne venaient d'entrer dans le port de Bordeaux, après quarantaine, sur la frégate *La Mensongère*, capitaine Darist, armateurs, MM. Bacqué, Boulla et C^o, qui en avaient fait cadeau aux deux membres muets et manchots de la Société Royale de Médecine. »

Pauvre Sacombe ! Il avait dû tressaillir de joie en se voyant admis à exposer ses idées devant l'assemblée des meilleurs praticiens d'une grande ville et croire qu'enfin allait arriver pour lui le moment tant désiré où il pourrait jouir dans la paix du fruit de ses longs efforts. Cet espoir évanoui, comme tant d'autres, il se retourne vers son « anti-vénusalgique », vers sa Diane, avec laquelle, comme il l'avait fait à Paris, il va essayer encore de vaincre le sort contraire. En 1816, il publie *Vénus et Adonis*, « poème

sur l'origine, la cause, les symptômes et le traitement de la vénusalgie, ou maladie de Vénus », que l'on trouve à Bordeaux, chez l'auteur, rue d'Entre-Deux-Murs, n° 2, et qu'il dédie à la Société de médecine. Sous l'apparence poétique, c'est une vulgaire réclame qui débute par un « hommage à la jeunesse bordelaise », à laquelle l'auteur annonce triomphalement qu'il a découvert « l'origine, la cause et le remède de la vénusalgie ou maladie de Vénus ».

La jeunesse bordelaise dut être sourde à ces appels et contribuer faiblement à l'écoulement de la Diane, car, vaincu sur ce nouveau champ de bataille, Sacombe abandonne Bordeaux vers la fin de 1817 et retourne à Paris.

Ce n'est pas en vaincu découragé qu'il rentre dans la capitale, mais bien en lutteur plus acharné que jamais. A 58 ans, il voit approcher les vieux jours et, songeant aux années perdues, à la tristesse de celles qui viendront s'il ne réussit pas, il veut tenter un effort suprême. Le 1^{er} janvier 1818, il publie la *Résurrection du docteur Sacombe, étretnnes aux Dames pour l'année mil huit cent dix-huit*, long plaidoyer qui contient le récit de son existence, l'exposé de ses idées, des attaques plus virulentes encore que les premières à l'adresse des césariens.

Cette attaque désespérée est le dernier signe que nous connaissions de l'activité de Sacombe. Après, ce dut être, pendant près de quatre années, une existence misérable, obscure et ignorée de tous, à laquelle la mort vint mettre fin le 3 octobre 1822.

CHAPITRE II

SES ŒUVRES

La liste en est longue. En dehors de quelques pamphlets sans importance, nous y trouvons, dans des genres divers : une tragédie, *Térée*, présentée au Théâtre Français, une *Éducation physique des enfants*, un *Art de la teinture*, un *Panégryrique de saint François de Salles*, en vers, des *Éléments de la science des accouchements*, la *Résurrection*, *Vénus et Adonis* et la *Luciniade*.

De ces ouvrages nous n'avons pu connaître que les trois derniers. La *Résurrection* est un long plaidoyer de l'auteur pour lui-même. Elle ne renferme rien qui ne se trouve dans *Vénus et Adonis* ou la *Luciniade*. Celle-ci est l'œuvre principale de Sacombe. Son analyse va nous livrer les théories de l'accoucheur anti-césarien.

Quatre éditions en furent publiées, de 1792 à 1815, qui ne diffèrent les unes des autres que par des ajouts de plus en plus importants. Nous ne nous occuperons de la première que pour sa préface où l'auteur se pose cette question : « L'étude des belles-lettres est-elle compatible avec la pratique de la médecine ? » Cela pour « se justifier aux yeux du public d'avoir consacré à la poésie quelques instants de loisir ». Cette question ayant été résolue, avec raison, par l'affirmative, suit un long discours politique où

l'auteur manifeste avec véhémence ses opinions fermement démocratiques.

Ouvrons tout de suite l'édition définitive, celle de 1815. Et d'abord, pourquoi un poème en vers ? « Etre utile, agréable et rapide dans l'exposition des préceptes est le triple but que je me suis efforcé d'atteindre, en consacrant dans la langue des dieux les principes fondamentaux de la science des accouchements. »

Le début du chant premier nous fixe tout de suite sur l'état d'esprit dans lequel l'auteur va exposer ces principes :

Art sublime et fidèle au vœu de la nature,
Avant que l'intérêt, l'envie et l'imposture
Eussent à leur caprice assujetti tes lois,
Un enfant d'Apollon venge aujourd'hui tes droits.

Après avoir invoqué Apollon, dieu de la médecine, de la poésie et de la musique, et Lucine, « qui préside aux heureux enfantemens » ; après avoir promis à la Pudeur que rien, dans ce long poème, ne pourra la blesser, le poète raconte comment, sur les rives de la Tamise, il aperçut à travers les roseaux une jeune beauté qui n'était autre que Lucine elle-même. Celle-ci accueille son défenseur avec joie et l'introduit dans son temple où se trouve préparé un repas bien obstétrical :

Dans un fruit pyriforme on voyait la matrice,
Ses ligaments, son col et son double orifice.
Un gâteau circulaire aminci sur les bords,
Offrait du Placenta le cordon et le corps.
Des bonbons avec art moulés sur vingt modèles,
Offraient de vingt fœtus les images fidèles.
Des pâtés, des biscuits, faits sur de beaux dessins,
Du beau sexe à tout âge imitaient les bassins ;
Et les vins, colorés par une main habile,
Retraçaient à l'esprit le lait, le sang, la bile.

Après le festin, la déesse montre à son hôte un piédestal
inoccupé qu'elle réserve

A celui de mes fils qui, le premier en France
Vengera mon honneur, y prendra ma défense,
Et qui, par des écrits lumineux, immortels,
Y saura rétablir mon culte et mes autels.

Et Sacombe de répondre :

Je me sens animé de cette noble audace,
Déesse, apprenez-moi ce qu'il faut que je fasse.

La déesse encourage d'abord son disciple à cultiver la
poésie afin qu'il puisse, dans ses vers,

Eclairer les mortels, leur dire avec courage,
Que les Césariens sont des buveurs de sang,
Que de la femme enceinte ils entr'ouvrent le flanc
Pour étancher leur soif toujours insatiable.

Ces préliminaires étant épuisés, Lucine commence son
enseignement par une description, d'ailleurs sommaire, de
l'anatomie féminine, de l'acte créateur et de l'œuf :

Ma main va soulever le voile impénétrable
Qui dérobe à tes yeux un chef-d'œuvre admirable.
Au pied d'un joli mont, à Vénus consacré,
Dans un vallon charmant, au sein d'un bois sacré
Est un temple fameux, dont la simple structure
Semble indiquer l'asile où se plaît la Nature.
Là, sur leur trône assis, l'Amour et le Désir,
Du doigt, en souriant, appellent le Plaisir.

.....

C'est dans ce sanctuaire, asile impénétrable,
D'un tissu merveilleux, d'une forme admirable,
De l'Amour, de l'Hymen, mystérieux réduit,
Qu'au sein des voluptés le monde est reproduit..

...La semence du mâle, agente et créatrice,
Se condense et se moule au fond de la matrice.
C'est là l'arrière-faix. Heureux médiateur,
Il reçoit et transmet le suc réparateur
Qui jusqu'à l'embrion par le cordon circule.
L'amnios est de l'œuf la tendre pellicule,
L'autre plus dure a pris le nom de chorion,
Double sac qui contient les eaux et l'embrion.
La matrice n'est donc qu'un vase, une enveloppe,
Le placenta, la couche où l'œuf se développe;
Le cordon est le tronc plus ou moins étendu,
Et l'embryon, le fruit aux rameaux suspendu.

Le bassin présente deux diamètres, transversal et sacro-pubien, aux dimensions duquel la Nature proportionne toujours celles du fœtus. Quelle qu'en soit l'étroitesse, le fœtus traversera toujours spontanément le bassin pour lequel il a été fait. C'est parce qu'ils ont ignoré cette loi que « tant de grands maîtres » se sont rendus coupables de tant d'opérations criminelles.

« Cependant le forceps est quelquefois utile », mais il faut alors que l'accoucheur sache bien

Faire suivre la courbe et puis la ligne droite,
Aux branches du forceps sur la tête appliqué.

L'accoucheur ne devra jamais pratiquer le toucher. Faire tourner la femme de tous les côtés en examinant avec soin les déviations de la colonne dorsale devra lui suffire pour diagnostiquer le vice du bassin.

Ayant reçu ces bons conseils, le poète s'apprêtait à rendre grâce à son « aimable institutrice », « quand le sommeil jaloux appesantit ses sens ».

Nous le retrouvons, au chant deuxième, se rendant aux Champs Elysées, en compagnie de Lucine,

Afin d'y visiter les ombres fortunées
Des femmes en travail par l'art assassinées.

Tour à tour se présentent à eux les plus notoires victimes des césariens. La première est Jeanne Seymour, reine d'Angleterre, « que son barbare époux, Henri VIII, fit tomber sous le couteau césarien ». Puis, la femme Vasseur : bien qu'elle eût accouché heureusement d'un premier enfant, Baudelocque et Dubois, « par esprit de système », résolurent sa mort. D'autres suivent, de moindre intérêt, et les visiteurs, continuant leur route, rencontrent les accoucheurs anti-césariens. Ambroise Paré est à leur tête, accompagné de « son disciple fidèle, Guillemeau, qui dans l'art surpassa son modèle ». Brunet, Viard, Charbonnel et Marchand les suivent, ainsi que Peu, « l'ennemi juré de tous les instruments », Lamotte, « cet accoucheur illustre qui dut à sa sagesse et sa gloire et son lustre ». Hélas ! gémit Lucine, depuis qu'ils ont quitté le monde des vivants, « la Force et la Routine agissant au hasard, en un art mécanique ont transformé mon art ». Péan est là, dont la main habile a si souvent prouvé « que tout accouchement pouvait se terminer par ce seul instrument ».

Ces entrevues terminées, Lucine fait assister son défenseur à une querelle entre les femmes des plus célèbres accoucheurs de Paris, Mmes Pelletan, Sabatier, Dubois, Baudelocque et le Roi, chacune réclamant pour son époux la palme de la célébrité. Mme Baudelocque nous apprend ainsi que, différent en cela de Sacombe, son mari

Dédaigna le métier d'écrivain.
Savoir gagner de l'or est la science utile,
Toute autre connaissance est nuisible ou futile.

Au moment de quitter les Champs Elysées, le visiteur rencontre encore Bichat, victime lui aussi d'un complot des césariens.

Le chant troisième nous conduit aux enfers, où le poète, toujours guidé par Lucine, est accueilli par Cerbère. Com-

parant celui-ci aux césariens, il le trouve moins dangereux :
« Ceux-ci n'ont point de tête et Cerbère en a trois ! »

Aux Champs Elysées ont défilé les ombres heureuses des victimes. C'est maintenant le tour de celles, malheureuses, des bourreaux.

Henri VIII, assassin de sa femme, se présente le premier. « Couvert de sang et de boue », lui succède Rousset, propagateur en France de l'opération césarienne, qui raconte son histoire à ses visiteurs :

Digne fils d'un châtreur, Pithiviers me vit naître.
Sans talens, sans savoir, j'eus l'instinct de connaître
Qu'on gagne toujours plus à tromper les humains
Qu'à leur frayer du vrai les arides chemins.

Compagnons de Rousset, combien d'accoucheurs, jadis prônés, « reçoivent en ces lieux le prix de leurs forfaits ! » dit Lucine à son compagnon. Voici que s'avance Mauriceau, qui explique ainsi sa présence aux Enfers :

J'ai commis le forfait
Le plus lâche, à la fois le plus abominable
Dont jamais accoucheur se soit rendu coupable.
D'une femme en travail, sciemment, à dessein,
Je devins, par orgueil, le bourreau, l'assassin.

Chamberlen étant arrivé à Paris avec l'espoir « de vendre au poids de l'or au Monarque de France » le forceps qu'il venait d'inventer, Mauriceau, par jalousie, lui fit accoucher une femme qu'il avait préparée de telle sorte qu'elle mourut après l'intervention. Les fautes de Lauverjat ne furent pas moindres. « Auteur d'une nouvelle méthode d'éventrer les femmes enceintes *tuto, cito et jucunde* », il transforma par une habile supercherie un accouchement normal en un éclatant triomphe anti-césarien. Sigault l'accompagne. Sigault « des symphiseurs et l'honneur et la gloire... qu'à couper ses pubis les dieux ont condamné ».

Lucine montre ensuite à son disciple quelques césariens

de moindre importance et un taureau qui, dans les arènes de Saint-Sébastien, pratiqua une césarienne en éventrant une femme enceinte. En réalité, si le taureau fit preuve de cette fureur césarienne, c'est que Baudelocque était entré en lui par un phénomène de métempsychose, et, sous l'apparence de l'animal furieux, c'est l'âme de l'accoucheur parisien qui expie déjà ses crimes.

Voici maintenant le tribunal des enfers, où l'on appelle la cause de l'ombre de l'accoucheur Marchais qui vient d'arriver. Lucine engageant Sacombe à plaider cette juste cause, celui-ci s'en acquitte si bien

Que l'ombre de Marchais, chère aux Parisiens,
Sera conduite en pompe aux Champs Elysiens.

La visite des enfers étant terminée, Lucine, pour préparer son champion aux luttes nécessaires, le trempe dans le Styx bouillonnant. Puis, elle lui prédit le triomphe le plus éclatant et, regagnant son char, se dérobe à sa vue. Le disciple abandonné sent alors le « feu sacré » pénétrer en lui et s'écrie :

O ma mère! pour prix de ta faveur divine,
Je vais me consacrer au bonheur des mortels,
Et rétablir ici ton culte et tes autels.

Le poète commence son chant quatrième en annonçant qu'« avant de semer dans les champs de Lucine », il va d'abord combattre les funestes préjugés entretenus par la routine, qui s'opposent aux progrès de la science des accouchements.

La Routine dit qu'il faut saigner périodiquement les femmes enceintes : « Ce préjugé vulgaire est funeste, on le sait. » De même celui qui présente les vomissements comme dangereux pendant la grossesse. Il n'en est rien, car « l'estomac, par sa force expultrice, poussant de bas en haut, respecte la matrice ». Les purgatifs sont bons quand ils sont « doux », mauvais quand ils sont « actifs ». « Les lave-

ments sont sains, je consens qu'on les donne à toute femme enceinte ». Si celle-ci doit fuir les bains froids, les bains chauds lui sont favorables. La future mère ne doit pas choisir ses aliments à sa guise, comme le prétend la Routine, mais faire preuve de sobriété.

Pendant l'accouchement, le plus grand obstacle que l'on puisse rencontrer ne viendra pas du bassin,

Mais bien de l'inertie actuelle du sein.
Qu'un léger cordial redonne à la matrice
Son entière énergie et sa force expultrice.

Si une hémorragie survient, il ne faut en aucun cas employer le tampon dont « la Routine offre en vain la ressource ». Pendant la délivrance, si l'extraction manuelle du placenta devient nécessaire, c'est ainsi qu'elle se fera :

Qu'au fond de l'utérus une main introduite,
Avec précaution, à l'aide de trois doigts,
Vermiculairement, détache ses parois
Du placenta, qu'on doit saisir, tordre en spirale,
Et tirer à travers la route vaginale,
En s'aidant du cordon, conducteur du chemin,
Qu'on a soin d'attacher aux doigts de l'autre main.

Le cordon ombilical ne sera jamais coupé tout de suite après la naissance, comme le veut la « Routine ignare ». Il faudra attendre

Que, s'ouvrant un passage
De la bouche au poumon, l'air circule aisément
Et que le nouveau-né respire librement.

Dès le premier jour, l'enfant doit être mis au sein. Si le lait n'est pas encore nutritif,

Que le colostrum, petit lait laxatif,
Chez l'enfant nouveau-né soit le doux purgatif
Du noir Méconium.

La femme enceinte, se nourrissant de mets légers, prendra un exercice modéré et s'habillera de vêtements larges et flottants.

Sacombe, ayant dissipé des préjugés funestes, va maintenant commencer son enseignement :

Des progrès du travail, observez bien le cours.
Le doigt sans le génie est d'un faible secours.
Sans lui l'art du toucher est un guide infidèle...
...D'une femme en travail observez le visage,
Le teint, le son de voix, le trouble, le langage,
Et son silence même et son regard plaintif,
Rien ne doit échapper à votre œil attentif.
Spectateur du combat livré par la Nature,
Du bassin, en esprit, suivez bien la structure,
Et sans perdre en efforts de rapides instans,
Retracez-vous de l'art les principes constans.

Voici ces principes, les douze commandements de l'« Ecole sacombienne » :

- I. Je sais, vous direz-vous, je sais que la matrice
Doit agir sur l'enfant par sa force expultrice.
- II. Que semblable à la vis qui tourne en avançant,
L'enfant dans le bassin tourne en le franchissant.
- III. Qu'à la forme d'un œuf réduit par la matrice
Ou sa tête, ou ses pieds s'offrent à l'orifice.
- IV. Que le rapport parfait de l'enfant aux détroits
Ne rend jamais pour lui les bassins trop étroits.
- V. Que du chef de l'enfant la plus grande étendue
Aux épaules toujours fait une libre issue.
- VI. Quand de l'enfant à terme on fait l'extraction,
On attend la douleur pour chaque attraction.
- VII. Des membranes craignez d'opérer la rupture
Laissez le plus souvent ce soin à la Nature.

VIII. La Routine a prescrit, mais la Raison défend
De lier les vaisseaux du cordon à l'enfant.

IX. Le travail est toujours l'œuvre de la Nature,
On la trouble en mettant la femme à la torture.

X. Respectez le travail, mais, d'un œil curieux,
Observez quel agent le rend laborieux.

XI. Dans les convulsions ou la perte utérine,
Il faut que sur-le-champ le travail se termine.

XII. Dans le cas d'inertie, après l'enfantement,
L'art doit contre la perte agir très promptement.

Après nous avoir entretenus des soins à donner pendant les suites de couches, le poète se reporte par le souvenir vers Carcassonne, qu'il n'aurait jamais quittée si la « sainte humanité » n'avait voulu

Que je vins, jeune encore, aux rives de la Seine,
Combattre et terrasser l'Hydre césarienne.

« Pour égayer ses travaux et mêler à la fois l'agréable à l'utile », le poète commence le chant cinquième en racontant quelques anecdotes « relatives à la science des accouchements ». Certaines sont amusantes, la plupart simplement grotesques. Sacombe semble d'ailleurs les avoir presque toutes empruntées aux *Essais historiques sur l'art des accouchements*, de Sue. Elles ne nous apprennent rien sur Sacombe, ni sur ses théories obstétricales, aussi ne nous y arrêterons-nous pas longtemps. Inutile d'admirer la franchise des mères indiennes qui, lorsqu'elles sont enceintes, avouent à leur mari les infidélités passées, ou de compatir au sort des femmes de la Guyane accouchant de deux jumeaux et battues de verges par leurs époux qui voient dans la gémellité une preuve d'infidélité.

Dans tout ce chant. l'auteur donne libre cours à sa fantaisie la plus extravagante. Faisant appel à ses souvenirs, il

prétend avoir accouché un jeune abbé, sur le « coche d'eau » du canal du Midi, « d'un fils qui de sa mère avait les doux attraites ». Puis, c'est l'histoire d'un homme qui prit « à soixante ans femme jeune et jolie ». De cette union bizarre naquit, après six mois, « un poupon gros et gras ».

En passant, notons cette opinion :

Je crois que la matrice est le cœur de la femme,
Que ses affections, ses passions, son âme,
Ses goûts, ses appétits, ses vices, ses vertus,
Ses désirs, ses besoins tiennent à l'utérus.

Cette observation n'est pas dénuée de justesse, mais Sa-combe va plus loin. Il croit que « la conception ne tient qu'à la matrice, à sa seule action », et il cite à l'appui l'histoire de la fille d'un de ses amis qui fut fécondée par les zéphirs.

Parmi d'autres histoires de ce genre, nous lisons que le génie n'est pas transmis par les parents à leurs enfants et qu'on ne peut par conséquent faire confiance à cet accoucheur anglais qui voudrait accoupler les hommes de génie avec les femmes d'esprit pour que de ces unions naissent des savants.

Le professeur a cédé la place à un conteur qui veut être plaisant. Il ne se rappelle à nous qu'à la fin du chant par une dissertation sur l'imagination de la femme enceinte qui, « dans ses écarts », « peut troubler du fœtus l'organisation ».

Le professeur reparaît dans le chant sixième, consacré aux sages-femmes. Aux élèves de Lucine qui accourent recevoir ses leçons, il expose les qualités qu'elles doivent s'efforcer d'acquiescer :

Vous joindrez, avec art, la prudence à l'adresse.
Un abord gracieux plaît, console, intéresse.
Soyez sages sans fard, instruites sans orgueil.
Trop souvent du savoir l'amour-propre est l'écueil.

On craint avec raison les langues indiscrètes.
Pour l'intérêt des mœurs, femmes, soyez secrètes,
Et prouvez aux méchants, de vos succès jaloux,
Qu'un secret à garder n'est pas un poids pour vous.
La douleur est injuste. Une âme généreuse,
En servant des ingrats, s'estime assez heureuse;
Ne préférez jamais le riche à l'indigent,
Assez d'autres sans vous font leur Dieu de l'argent.
Sexe modeste et doux, qu'un sexe vain défie,
C'est à vos chastes soins que Lucine confie
Les femmes en travail. Nul ne peut, à son gré,
Vous frustrer de ce droit juste, antique et sacré.

Ce sont les femmes, en effet, que les Romains, les Grecs, les Hébreux et bien d'autres peuples chargeaient du soin d'aider à la venue au monde de leurs enfants. Elles y procédèrent toujours avec douceur et succès. Mais aujourd'hui,

L'Ignorance, l'Orgueil, l'Intérêt, l'Imposture,
Loin de son sanctuaire ont chassé la Nature.
L'Ignorance, en secret, forgea mille instruments;
L'Orgueil posa de l'art les nouveaux fondements;
L'Intérêt les soumit à des calculs infâmes;
Et l'Imposture enfin déshonora les femmes.

Et cependant, la Nature, la Raison, la Pudeur, se réunissent pour réclamer en faveur de la femme le privilège de la pratique obstétricale, mise ainsi à l'abri des appétits barbares de l'homme trop enclin à abandonner la Nature, alors qu'il faut la suivre fidèlement :

Adorons la Nature, elle rend tout facile,
Lorsqu'à ses sages lois on se montre docile.
Malheur à qui la brave et ne l'écoute pas,
L'Art, son esclave heureux, doit marcher sur ses pas.

Nous transportant ensuite dans l'Olympe, le poète nous montre Lucine et Ména, déesses qui facilitent les accouchements, et Junon qui les rend laborieux. Nous nous garderons bien de le suivre plus loin. Sa muse débridée se perd

dans les démêlés de Junon et de Sémélé, d'Hercule et de Jupiter. Laissons les dieux se quereller entre eux.

Dans le chant septième, l'auteur se propose de décrire « l'accouchement naturel » et « l'accouchement laborieux ». Mais il le fait à la faveur de deux histoires saugrenues dont l'abondance de détails nuit aux descriptions techniques, à tel point qu'on a peine à comprendre celles-ci.

Un jeune officier, Saint-Wal, vient échouer, après un naufrage, dans une île déserte, où il rencontre, seule habitante, Fanni, « une jeune indienne, enfant de la Nature ». De leur union naît un premier enfant que Fanni met au monde sans aucun secours. Écoutons le récit de cet accouchement selon la Nature. Le savant y sacrifie vraiment trop au poète :

Au tronc d'un vieux palmier fortement adossée,
Tandis qu'à mes douleurs je donne un libre essor,
Tout à coup dans mes flancs se débande un ressort.
D'un fluide brûlant qui jaillit par ondées,
Je sens mes pieds baignés, mes jambes inondées.
Cependant sans douleur je respire un moment.
J'étais, Saint-Wal, j'étais je ne sais trop comment.
A ce calme trompeur succède un autre orage,
Malgré moi, contre lui, je lutte avec courage,
Une douleur atroce a déchiré mon flanc.
Ma natte et le gazon sont baignés de mon sang.
J'expirais de faiblesse, alors que la Nature,
Attentive à son œuvre, à la progéniture,
Par le vomissement dissipant ma langueur,
Rendit à mes douleurs leur force et leur vigueur...
...Mais l'enfant dont le poids me gênait au passage,
Des jambes et des bras me dérobait l'usage.
Enfin, poussant un cri, par un dernier effort,
Je mets au monde un fils beau comme toi, vif, fort...
...Mais par un long cordon l'un à l'autre liés,
Je brûlais, et pourtant je redoutais encore,
D'embrasser cet Amour que des yeux je dévore,
Quand pour me délivrer et remplir mes souhaits,
La Nature expulsa du corps l'arrière-faix.

Le deuxième accouchement de Fanni lui est moins favorable. Dans l'île déserte arrive juste à point un homme de l'art, « du trop fameux Sigault aveugle sectateur », qui ne peut résister au plaisir de pratiquer une symphiséotomie dont meurt « l'enfant de la Nature ».

Nous croyons inutile de rapporter le récit de l'accouchement laborieux, encore plus obscur que le précédent. Saccombe lui-même procède à l'opération, dans un couvent, sur la personne d'une jeune religieuse. Il profite de l'occasion pour satisfaire une fois de plus sa haine du prêtre et de tout ce qui est religieux.

Le chant huitième s'ouvre par la description des deux temples d'hyménée. Dans l'un ou l'autre prennent place les époux, selon qu'ils ont été heureux ou malheureux. C'est la stérilité qui fait le malheur des ménages et, pour l'éviter, il convient de bien assortir les couples. D'où, à l'adresse des pères de famille, les conseils suivants, pleins d'une aimable fantaisie :

Veux-tu qu'après neuf mois ta fille enceinte engendre ?
Au gré de ses souhaits adopte pour ton gendre
Un jeune homme au teint frais, un beau brun au long nez,
Dont les sourcils épais, en double arc dessinés,
Ombragent deux yeux noirs roulant sous la paupière,
Qui, rivaux du soleil, affrontent la lumière,
Dont la voix et l'air mâle attestent la vigueur...
...Fais donc choix d'une bru jeune, vive et gentille,
Que dans ses yeux brillants le feu d'amour pétille,
Qu'elle soit sobre, svelte et ne gémissé point,
Dans sa courte grosseur, sous l'excès d'embonpoint.

Les époux ainsi assemblés devront, en outre, ne s'approcher l'un de l'autre qu'à des jours choisis. « Les plus heureux pour la conception sont les huit qui des mois suivent l'apparition ».

Après quoi nous retournons dans l'Olympe où les dieux se livrent à de nouvelles querelles. Nous nous permettons

de les laisser pour retrouver, sur la terre, les accoucheurs
césariens que leur ennemi nous présente tour à tour :

Mauriceau mérita sa réputation,
A force de forger il devint forgeron ;
En filou très adroit il fit la Médecine
Et ses heureux larcins ont enrichi Lucine.

Paul Portal, Peu, Amand, qui le suivent, ne reçoivent
que des éloges. Aucun d'eux « ne traita Lucine... en méca-
nicien ». Mais voici Baudelocque :

Baudelocque, à Paris, fut jadis un oracle.
Que fit-il ? Bien du mal. Que savait-il ? Rien, rien.
Mais il fut intrigant, riche et Césarien.

D'autres ne sont pas mieux traités :

Clément dut au hasard sa vogue et son crédit ;
Il enrichit moins l'art que l'art ne l'enrichit...
...Levret né sans talents dut tout à la fortune,
Que l'aspect d'un savant déconcerte, importune,
Et qui par un caprice ordinaire à Paris
Parmi les ignorants choisit ses favoris.

C'est cette « Ecole homicide » qui perpète les noirs at-
tentats dont la honte pourrait rejaillir sur la patrie et sur
le souverain. Mais ces criminels comptent sans Sacombe qui
leur adresse cette prédiction :

C'est votre ruine
Que le Samson Français basera sa doctrine,
En vous écrasant tous, sous ce temple odieux,
Il vengera son Roi, le beau Sexe et les Dieux.

Le « Samson français » n'aurait pas eu à combattre si
tout était resté comme en cet âge d'or, « voisin de l'enfance
du monde », où la femme féconde,

Toujours après neuf mois, avec impunité,
Payait l'heureux tribut de la maternité.

Hélas ! Maintenant les mères n'allaitent même plus leurs enfants, ce qui est d'ailleurs pour elles la cause d'infirmités redoutables. Tout le chant neuvième est un juste plaidoyer en faveur de l'allaitement maternel. Mais les raisons invoquées à l'appui sont parfois étranges et les anecdotes qui illustrent la thèse versent souvent dans le ridicule.

De nombreux exemples empruntés à l'histoire montrent que les mères dignes de ce nom nourrissaient autrefois leurs enfants. Cette manière d'agir est la seule naturelle :

L'enfant, tel que la cire, entre les doigts flexible,
Aux plus heureux penchants offre une âme accessible.

et, dans cet être malléable, le lait d'une mercenaire peut infuser les vices les plus affreux. Ces femmes méprisables ne donnent souvent qu'une partie de leur lait au nourrisson qui leur est confié et remplacent le reste par la bouillie,

Cette colle insipide, inodore, étrangère,
Qu'un estomac débile avec peine digère.

Et, comble d'horreur, ces créatures malpropres ont l'habitude de rouler la bouillie dans leur bouche et de la donner à l'enfant imprégnée de leur salive.

Les dieux sont de nouveau appelés à la rescousse pour appuyer de leurs exemples les exhortations du poète-accoucheur qui rend ensuite hommage à Rousseau grâce auquel une heureuse réaction a commencé de se produire dans les mœurs maternelles.

Dans le chant dixième et dernier, « l'orgueilleuse Junon », furieuse d'avoir été maltraitée par le poète, décide de se venger de lui et, aidée par la Chicane, suscite toutes les persécutions dont il fut la victime. C'est un long récit de la vie de Sacombe. Ce chapitre étant épuisé, nous n'y reviendrons pas. Le poète est satisfait de la tâche accomplie :

J'ai payé mon tribut à la littérature,
Rendu ses droits au sexe et vengé la Nature;
Muse, c'en est assez.

Et il termine par une profession de fidélité à Louis XVIII :

Un prince philosophe est assis sur le trône;
Pour le bonheur de tous, il a ceint la couronne;
Qu'il soit juste et sévère autant qu'il est né bon,
Et la France avec moi crierà : Vive Bourbon !



La fastidieuse lecture en étant achevée, quel jugement porter sur la *Luciniade* ? Il ne s'agit certes point là d'une œuvre scientifique. Comment prendre au sérieux un professeur qui soumet son enseignement aux exigences de la poésie, si faibles que puissent être ces exigences dans le cas particulier. Sacombe a raison de dire que Littérature et Médecine ne s'excluent pas. Mais quand le médecin veut se livrer à la première, il est bon qu'il aille en chercher l'objet loin de la seconde. Les lois de l'exposition scientifique sont trop sévères pour accepter un compromis avec celles de la littérature. Sacombe n'a pas pensé ainsi et nous voyons trop souvent les passages où il se pique d'enseigner tellement vagues ou tellement obscurs, qu'ils ne peuvent procurer au médecin qu'un bref divertissement. Il faut d'ailleurs les chercher au milieu d'histoires invraisemblables et grotesques qui font perdre à l'auteur le peu de crédit que l'on était d'abord disposé à lui accorder.

Faut-il parler de la valeur poétique de ce poème en dix chants ? Du poète, Sacombe n'a qu'un défaut, la facilité. Les vers se succèdent, abondants mais sans valeur. Tout au plus, quand il parle de ses ennemis, l'anti-césarien trouve-t-il des accents qui donnent à sa satire une certaine puissance.

Si la *Luciniade* mérite de garder une place dans les bibliothèques médicales, elle le doit sans doute à son caractère d'œuvre unique en son genre et, à ce titre, curieuse, mais surtout à ce qu'elle est une œuvre de polémique dont

de grands hommes sont les victimes. C'est la fureur anti-césarienne de Sacombe qui le porta à écrire son poème. C'est elle qui reparaît à chaque instant, entre les passages où l'auteur plaide sa propre cause avec véhémence. C'est comme le témoignage d'un épisode curieux de l'histoire de sa science que le médecin pourra consulter l'œuvre de celui qui voulait qu'on honorât sa tombe en y gravant ce seul vers :

Sacombe à la Nature a consacré sa vie.



Le deuxième ouvrage de Sacombe, dont nous avons à faire l'examen, *Vénus et Adonis*, ne nous arrêtera pas aussi longtemps que le précédent. Le charlatan, dont la *Lucinade* présente trop souvent la marque, apparaît ici pleinement, bien qu'il cherche toujours à se dissimuler sous le masque du savant désintéressé. Quant à l'intérêt scientifique, il est impossible d'en accorder le moindre à cette plate réclame pour un produit sans valeur.

Voyons d'abord les opinions de l'auteur relatives à l'origine et à la cause de la syphilis. Cette maladie ne fut pas, comme on le croit, importée d'Amérique par Christophe Colomb. Si cette opinion a pu s'accréditer auprès du public, c'est que le retour du voyageur espagnol eut lieu à cette époque où « la vénusalgie n'ayant pas respecté les monarques et les prélats, la médecine s'occupa de la combattre et de la soumettre à un traitement régulier ». Jusque là, elle avait été ignorée, mais n'en sévissait pas moins dans les maisons publiques. »

Quant à la cause, « une longue expérience m'a démontré que le mélange, la stagnation, la fermentation des semences de plusieurs hommes sains, dans un organe humide et chaud, tel que le vagin ou le rectum, ont été dans tous les temps, sont aujourd'hui et seront toujours les seules causes des symptômes ou effets vénusalgiques ». De cette

assertion voici la preuve que, « foi de médecin », Sacombe nous affirme être véridique :

Sophie, à peine à dix-sept ans,
Avait la fraîcheur du printemps...
...Sophie était jolie et sage.

Mais un jeune abbé s'introduisit dans la boutique où elle repassait des surplis :

L'Amour, je crois, l'y conduisit,
Comment veut-on qu'on se défie
D'un Amour en petit collet ?...
...Comme César, il vint, il vit,
Plut à Sophie et la vainquit.

Amant désintéressé, le jeune abbé fit partager sa conquête à trois amis qui s'ennuyaient. Sophie en fut, paraît-il, satisfaite, mais

La jouissance
Les mit aux mains des médecins,
Et son excès donna naissance
A mille effets vénériens.

Nous avons vu que Sacombe aimait les dieux. C'est encore à eux qu'il a recours pour décrire sur la personne de quelques-uns les symptômes de la syphilis. De cette description nous citerons les principaux passages. On y trouve quelques traits justes, mais la mauvaise poésie de l'auteur nuit toujours à son exactitude :

Les chevaux de l'astre du jour,
Des cieux parcourant la carrière
Six fois à peine ont fait le tour,
Que cette affreuse maladie,
Qui sourdement minait le corps,
Par le plus horrible incendie,
Tout à coup se montre au dehors...

...Ce mal, ou virus spécifique,
D'abord affecte ses deux yeux...
...Sa chevelure en flots dorée,
Des doux zéphirs, heureux séjour,
Dans ses racines dévorée,
Tombe et disparaît chaque jour...
Son nez, jadis de bon augure,
Sans lequel il n'est point d'attraits,
Se détache de sa figure,
Et déshonore tous ses traits.
Sa bouche, autrefois si vermeille,
Où siégeait la rose et le lys,
Entr'ouverte quand il sommeille,
Exhale au loin la Syphilis
Qui, des deux glandes amygdales,
Parcourant les affreux dédales,
Ronge l'organe de la voix...
...Souvent la douleur la plus vive,
Le soir, au coucher du soleil,
Saisit le malade et le prive
Des douces faveurs du sommeil.

Après la maladie, venons-en au remède, la fameuse Diane que Sacombe découvrit dans des circonstances au moins étranges. S'étant inoculé la syphilis au cours d'un accouchement, et peu confiant dans les médicaments déjà connus, il fit cette réflexion que les animaux, guidés par leur instinct, découvrent toujours les remèdes qui leur conviennent. Il introduisit donc une éponge imbibée de virus dans le vagin de sa chienne. Celle-ci ne tarda pas à présenter des symptômes « vénusalgiques ». Menée par son maître à la campagne, elle découvrit, après de longues recherches, une plante sur laquelle elle se jeta avec voracité. Le remède était trouvé. Mais le végétal bienfaisant ne croissant qu'en petite quantité dans les environs de Paris, Sacombe, désireux de faire bénéficier de sa découverte les innombrables syphilitiques, se transporta en Suisse où, toujours grâce à sa chienne, il trouva dans le Valais d'immenses champs de la plante avec laquelle il ne restait plus qu'à préparer le produit, qui fut baptisé Diane.

La Diane se prenait « en substance ou en décoction ». « Prise en poudre le matin à jeun, dans une tasse de chocolat, de café au lait ou de bouillon gras, elle fond les humeurs, les atténue et les chasse plus tôt ou plus tard, par les premières voies... La Diane prise en décoction guérit la vénusalgie la plus invétérée. »

Quant à la cause de cette efficacité remarquable, Sacombe l'explique ainsi : Les médicaments « anti-vénusalgiques », dit-il, agissent d'autant mieux qu'ils peuvent libérer une plus grande quantité d'oxygène. Or, la Diane est la substance « qui renferme le plus d'oxygène, et qui s'en » dessaisit le plus facilement en faveur des matières animales. » A ceux qui pourraient douter, il cite son propre exemple :

De Diane je fais usage,
Depuis douze ans, soir et matin,
Et je crois lui devoir mon teint,
Ma santé, ma force athlétique.
Auparavant, j'étais étique
Et m'acheminai vers Pluton.
Je lui dois mon feu poétique.

Ce dernier argument aurait dû suffire à convaincre les plus récalcitrants.

« Tout charlatan vante son baume », nous dit Sacombe lui-même. C'est à quoi il a consacré les quatre chants de son poème. Nous avons vu qu'il le fit en vain et que la Diane, malgré ses propriétés surprenantes, n'arriva à séduire ni les parisiens, ni les bordelais.



CHAPITRE III

L'HOMME

Après avoir étudié la vie et l'œuvre de Sacombe, nous pouvons essayer de nous faire une idée de l'homme qui vécut cette vie et qui écrivit cette œuvre.

Il serait intéressant de connaître ce qu'il fut dans sa vie de famille. Le peu de détails qu'il nous donne sur ce point ne nous le permet pas. Tout au plus savons-nous qu'il eut deux enfants, dont il parle ainsi dans la *Luciniade* :

Deux enfants, tendres fruits d'un heureux hyménée,
Caroline et Louis charment ma destinée.

Quelques passages de *Vénus et Adonis* nous font croire qu'il vécut le plus souvent éloigné de cette petite famille et, de fait, son existence agitée ne dut guère lui permettre de connaître la paix du foyer.

Sacombe affectionne de manifester ses opinions politiques. Le propre de celles-ci est de varier selon le régime au pouvoir. En 1792, il dédie à Pétion la première édition de sa *Luciniade* :

Magistrat-citoyen, dont le noble courage,
Du haut du Capitole, affrontant chaque orage,
A cent fois déjoué les complots des méchants,
Reçois, cher Pétion, l'hommage de mes chants.
Puisse les Francs, un jour exempts d'idolâtrie,
Ne brûler d'autre encens qu'aux Dieux de ma Patrie !

Il définit alors le vrai patriote, « celui qui combat de tout son pouvoir l'aristocratie, cette hydre aux cent têtes toujours renaissantes pour le malheur de la France ». Pour donner un témoignage de la conquête des jeunes générations par les idées nouvelles, il ne craint pas d'imaginer l'histoire d'une aristocrate qui, étant enceinte de six mois, entendait avec horreur son enfant faire preuve d'une extraordinaire précocité démocratique en chantant *in utero* : « Ah ! ça ira, ça ira ! »

En 1801, Sacombe apporte à Bonaparte l'hommage de son inébranlable fidélité. Celle-ci dura peu. Il n'est bientôt plus question que du Corse, de l'usurpateur, « destructeur en quinze années d'une monarchie de quinze siècles ». Tandis qu'il parcourt l'Europe, après sa condamnation aux domages et intérêts envers Baudelocque, il s'écrie : « Jusques à quand les puissances de l'Europe trembleront-elles devant un Corse ? Jusques à quand ce tigre s'abreuvera-t-il du sang de nos enfants et nous condamnera-t-il à leur survivre ? »

Louis XVIII, quand elle parut, étant monté sur le trône, la quatrième édition de la *Luciniade* renferme d'ardentes professions de foi monarchistes. Nous avons déjà cité celle qui termine le poème. Il en est bien d'autres qui expriment l'amour de Sacombe pour son souverain, amour qu'il fait d'ailleurs partager à la nation entière :

Il est des sentiments qu'on ne saurait décrire.
Au retour de son Roi, le Français en délire,
Dans l'excès du plaisir ne saurait s'exprimer.
Ivre d'un saint transport, il ne sait plus qu'aimer.

De ces variations politiques, Sacombe rend responsables les césariens ! « C'est vous, leur dit-il, hommes perfides, ignorants et cruels ; c'est vous, césariens, qui m'avez réduit à la dure nécessité de faire un acte de soumission à chaque gouvernement dont nous avons subi le joug. » S'il n'a-

vait agi ainsi, la moindre dénonciation l'eût conduit à l'échafaud.

Par contre, le polémiste ne varia jamais. Du jour où les accoucheurs parisiens refusèrent de l'accueillir comme il le désirait, il ne cessa de les poursuivre de ses injures. Il ne se contenta pas d'une polémique impersonnelle, bornée aux choses de l'art. Désignant du doigt ses adversaires au public, il porta contre eux, avec une rare violence, les pires accusations. « Doué d'un certain talent de rédaction, écrivit Frédéric Dubois dans ses *Eloges académiques*, et possédé de la fureur de rimer, Sacombe s'était donné un brevet de dénonciateur et de maître en calomnie. » Ses procédés sont bien ceux du charlatan uniquement soucieux de ruiner à son profit et par n'importe quels moyens la réputation de ses confrères. Dubois et Baudelocque furent ses principales victimes. Certains sont allés jusqu'à voir dans les attaques de Sacombe une des causes de la mort de ce dernier : « On dit que la vie de Baudelocque en fut empoisonnée, rapporte Frédéric Dubois, qu'il ne put détacher de son sein le trait mortel que la calomnie y avait enfoncé ». De son vivant, les accoucheurs parisiens accusaient déjà Sacombe d'avoir causé la mort de leur confrère. A quoi l'auteur de la *Lucinade* répondait : « Quand M. Baudelocque est mort, j'avais été condamné comme calomniateur; j'avais perdu ma fortune, j'étais séparé de ma famille, j'étais enseveli dans la poussière d'un collège, au fond du département de Saône-et-Loire, tandis que Baudelocque, vainqueur de Sacombe, brûlait le pavé de Paris du haut de son char de triomphe. »

Tout ce qui est officiel dans la science eut l'honneur d'attirer les foudres du révolté que fut Sacombe. Nous avons vu ce qu'il pensait de la disparition de son *Mémoire de 1788*. Il apprécie durement l'enseignement que les maîtres parisiens donnaient dans les hôpitaux :

..... Cette foule immense
D'élèves curieux, avides de grands mots,
Qu'on trompe en leur doublant la somme de nos maux,

Et qui des préjugés esclaves fanatiques,
Courbent leur tête au joug des maîtres despotiques,
Qui, non contents de vendre au poids de l'or l'erreur,
Voudraient encor sur eux régner par la terreur,
Enchaîner le vulgaire, et sous leur tyrannie
Asservir la raison, étouffer le génie.

« Qu'est-ce qu'un charlatan ? C'est, à mon avis, celui qui, dans toutes les classes de la société, promet au delà de ce qu'il peut tenir ». Sacombe nous définit ainsi ce qu'il fut. Accoucheur, il promit de délivrer, sans opération ni forceps, la femme la plus contrefaite. Médecin, de guérir radicalement la syphilis. De ces deux entreprises il ne retira que le titre peu flatteur qu'involontairement il s'est donné lui-même. « Médecin manqué, écrit le docteur Mauriac, Sacombe fut un charlatan malheureux. Que n'a-t-il vécu au ^{xx}^e siècle ! Combien réussissent aujourd'hui, qui n'ont ni son intelligence, ni sa culture. Il est vrai qu'ils ont la partie belle ; car plus que jamais les foules vont vers les sorciers, les somnambules, les rebouteux ; et les lois favorisent leur commerce par une ignorance complaisante. »

Bien qu'il n'ait écrit que de mauvais vers, Sacombe était pourvu d'une solide culture classique que ses études à Carcassonne, à Toulouse, son séjour à Sorèze, lui permirent d'acquérir et que ses cinq années d'enseignement à Paray-le-Monial ne purent que fortifier. L'instruction médicale reçue à Montpellier le mettait à même de gagner honorablement sa vie par l'exercice d'une profession estimée. Qu'est-ce donc qui poussa cet homme hors des voies normales et l'engagea dans une lutte au terme de laquelle il ne devait trouver que la ruine et l'oubli ? Un aveu mélancolique et plein de regrets lui échappe au terme de ce chant quatrième de la *Luciniade* où il vient d'évoquer le pays natal :

O douleur, ô remords ! Funeste ambition,
Qui m'arrachas des bras de la plus tendre mère ;
De tes charmes trompeurs séduisante chimère,
Aujourd'hui, mais trop tard, je sens la vanité.

Il se reprend aussitôt après, mais vainement. C'est bien l'ambition, une ambition sans scrupules quant aux moyens de se satisfaire qui le guida dans le perpétuel combat que fut son existence.

Ce combat, du moins, le mena-t-il avec une ardeur sans défaillance. Battu par les événements, battu par les hommes, jamais il ne désespéra du succès. Peut-être, dans le calme de Paray, songea-t-il à abandonner sa carrière orageuse d'anti-césarien pour suivre les chemins plus paisibles de la pédagogie. Mais cette ressource lui ayant été refusée, Paris le revit aussi acharné qu'autrefois. S'il avait réalisé ses espérances, sans doute l'indulgence eût-elle accueilli sa réussite. Malheureux, il ne rencontra que la misère et le mépris.

CONCLUSIONS

Sacombe appartient, par le titre, au corps médical. Il s'en est exclu par les honteuses besognes auxquelles il a consacré son existence. Mais son nom ne disparaîtra pas. Il appartient à l'Histoire de la Médecine comme étant celui de l'ennemi de Baudelocque, de l'homme qui fut peut-être, dans une certaine mesure, responsable de la mort de ce dernier.

De l'œuvre de Sacombe, rien n'est à retenir au point de vue scientifique. Le médecin pourra seulement y trouver quelques passages amusants ou curieux. Mais elle restera comme le témoignage d'une lutte où de grands noms sont engagés. A ce titre, le médecin désireux d'étudier l'histoire de la Médecine au XIX^e siècle ne pourra l'ignorer.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président :

SABRAZÈS,

VU :

Le Doyen :

C. SIGALAS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 7 Décembre 1925

Pour le Recteur de l'Académie,

Le Doyen délégué :

C. SIGALAS.

BIBLIOGRAPHIE

- DELAUNAY. — Le monde médical parisien au XVIII^e siècle. (Thèse de Paris, 1905).
- DUBOIS (Frédéric). — Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie de Médecine (1845-1863) - Paris, 1864.
- DUPIC. — Antoine Dubois, chirurgien et accoucheur (Thèse de Paris, 1907).
- MAUREL DE LAPOMARÈDE. — Baudelocque (Jean-Louis). — Sa vie, son œuvre. (Thèse de Paris, 1899).
- MAURIAC. — De quelques charlatans qui sévirent à Bordeaux (*Revue Méridionale*, 15 décembre 1922).
- LE PRIEUR. — Etude sur l'œuvre de François Mauriceau. (Thèse de Paris, 1902).
- PUECH. — Un procès entre accoucheurs en l'an XII. (*Montpellier Médical*, avril 1911).
- SUE LE JEUNE. — Essais historiques, littéraires et critiques sur l'art des accouchements (Paris, 1779).
-

